Savary, Alain. *Le grand détour pour traverser la rue*. Ottawa : L'Interligne, 2019. 125 p.

Ce petit roman aux échos picaresques, résolument bien écrit, se présente comme un journal intime, celui d'un jeune homme qui, chaque année depuis l'adolescence, fait le bilan de sa vie. Son récit ne manque pas de piquant et retrace dans un langage vif son ascension sociale, depuis son enfance et son adolescence à Vanier, quartier défavorisé d'Ottawa, jusqu'à l'âge adulte où il s'installe avec sa compagne à Rockville, quartier élégant où résident les plus riches, pas très loin de Vanier. *Le grand détour pour traverser la rue* d'Alain Savary offre un panorama social de la fin du vingtième et du début du vingt-et-unième siècles qui se veut critique par des moyens tout aussi détournés que les détours – études en Grande-Bretagne, premier emploi à Singapour – qu'a suivis le jeune homme pour sortir de la pauvreté et devenir un adulte instruit et fortuné.

Dans une langue sans ambages, le récit articule efficacement ce que l'accès social, comme l'a documenté le sociologue Pierre Bourdieu, signifie en efforts lorsqu'on grandit dans un milieu défavorisé et dans une famille sans revenu et sans éducation. Ce qui manque au narrateur, qui sait trouver les mots pour évoquer la réalité du célèbre concept, c'est un capital culturel. Dans les mots qui sont les siens, il est né dans une famille « nulle », a vécu dans un quartier « nul » et a fréquenté une école « nulle ». Mais, comme il l'admet volontiers, il est intelligent et curieux, aime apprendre, admire certains de ses professeurs et obtient d'excellentes notes. Il a aussi la chance de rencontrer des individus – amants et amantes – qui le comprennent et l'aident dans ses démarches pour « traverser la rue » et changer de classe sociale.

Le narrateur écrit pour son enfant à naître, qui n'aura pas l'expérience des difficultés auxquelles lui a fait face. Et puis, dit-il, il écrit parce que « le plus difficile à oublier est ce qui n'a pas été vécu et qu'on aurait voulu vivre ». Personnage sympathique dont les petits travers sont vite pardonnés, il confie au papier l'intimité de sa réflexion sociale et des émois adolescents. Déjà enfant, il rêve de devenir riche ; cette détermination sera son salut. On le voit calculer son avenir, établir le parcours qu'il souhaite emprunter pour réussir et, pour ainsi dire, profiter des occasions. L'enfant est débrouillard, l'adolescent combatif et, dans les premiers chapitres, il ne manque pas d'humour, cette distance émotionnelle qui le place en tant qu'observateur de son propre environnement. L'anniversaire de sa grand-mère où tous les membres de la parenté, guettant l'héritage, se rendent ; les explorations de la ville à vélo ; ou encore les cours de natation que paie son père sont un plaisir à lire.

Ces menus événements permettent au narrateur d'échafauder une géographie sociale de sa ville et à la présenter comme un ensemble de parcelles collées les unes aux autres, toutefois sans communiquer. Il écrit à propos d'un lac de Rockville dont personne ne connaît l'existence hormis les riverains : « Ça m'ouvre des perspectives. Comment les membres importants d'une société font-ils pour garder des informations de base secrètes ? Comment s'arrangent-ils pour qu'une grande partie de la population ne sache rien ? [...] Un mystère à explorer, éclaircir, approfondir ». Et le narrateur de critiquer de plus belle – et avec raison. Ainsi, « à l'école, on ne demande pas assez de relever des défis. [...] Alors la plupart progressent peu. En tout cas, ceux qui n'ont pas de parents pour les stimuler dans une matière qui les intéresse » ; ou encore « J'ai passé ma vie avec des gens dont le temps est quasi inexistant. Des gens qui vacillent d'une activité ou inactivité sans aucun sens à une autre ».

Armé de cette lucidité, le narrateur parvient à ses fins : il réussit dans la vie. La lecture du récit en est ainsi plus légère, peut-être plus insouciant, pour nous faire comprendre que le privilège social est un luxe et que l'ascension sociale demeure, à l'orée du vingt-et-unième siècle, une lutte.

Carlos Liva